

Terreur au Salvador

Castellanos Moya met en scène un catcheur, une servante et des tortionnaires au début de la guerre civile

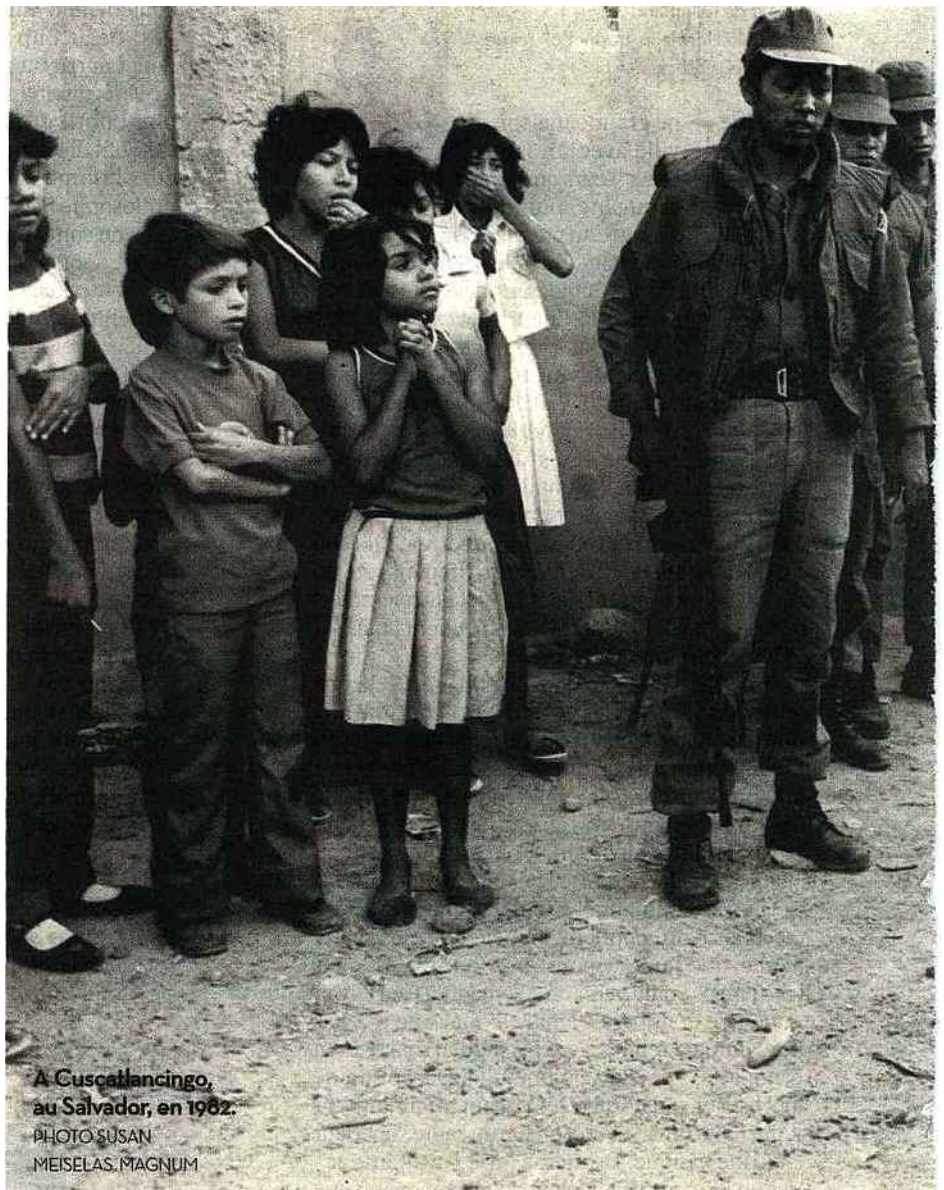
HORACIO CASTELLANOS MOYA

La Servante et le Catcheur

Traduit de l'espagnol (Salvador) par René

Solis **Métailié** 236 pp., 18 €.

On est au Salvador, en 1980, pendant la guerre civile. Les partis de gauche et la guérilla luttent contre la junte militaire jusqu'au centre de la capitale. Les escadrons de la mort de Roberto d'Aubuisson, maniaque et bel homme, embarquent, torturent à mort et font disparaître toutes sortes de gens, plutôt jeunes, suspectés d'être « communistes ». Ils piochent leurs proies dans la rue, à domicile, dans les églises et les hôpitaux. Ils tuent les prêtres, les médecins qui soignent les insurgés. En général, les jours précédents, d'Aubuisson en a dénoncé certains à la télévision. Il organise le reality show de leur némésis. Ce moment de terreur et de dégradation est celui du nouveau roman d'Horacio Castellanos Moya. Terreur et dégradation sont les nerfs d'un récit parfaitement construit. Avant d'être un tortionnaire qui crève peu à peu d'un cancer, le Viking a été catcheur. Le catch est un sport populaire. La violence est mise en scène, les règles, truquées. C'est pareil dans la guerre: « Dans ce métier, on obéit aux ordres, ma petite Maria Elena. Et celui qui donne l'ordre n'est pas toujours celui qui décide, celui qui commande véritablement... » Ce qui compte est la nature de l'ordre. Ici, tous les ordres sont inspirés par le pire, et y mènent. Le Viking a une haleine putride, il est devenu son ombre. En le voyant, Maria Elena, la vieille servante qu'il a jadis draguée, pense : « Qu'est-ce que les gens peuvent s'abi-



A Cuscatancingo, au Salvador, en 1982.
PHOTO SUSAN MEISELAS/MAGNUM

mer. Il y a sept ans, le Viking était un homme présentable ; aujourd'hui, il est très différent. Ce ne sont pas les années. C'est plus moche que cela. » Castellanos Moya n'explique pas pourquoi c'est plus moche. Il raconte comment.

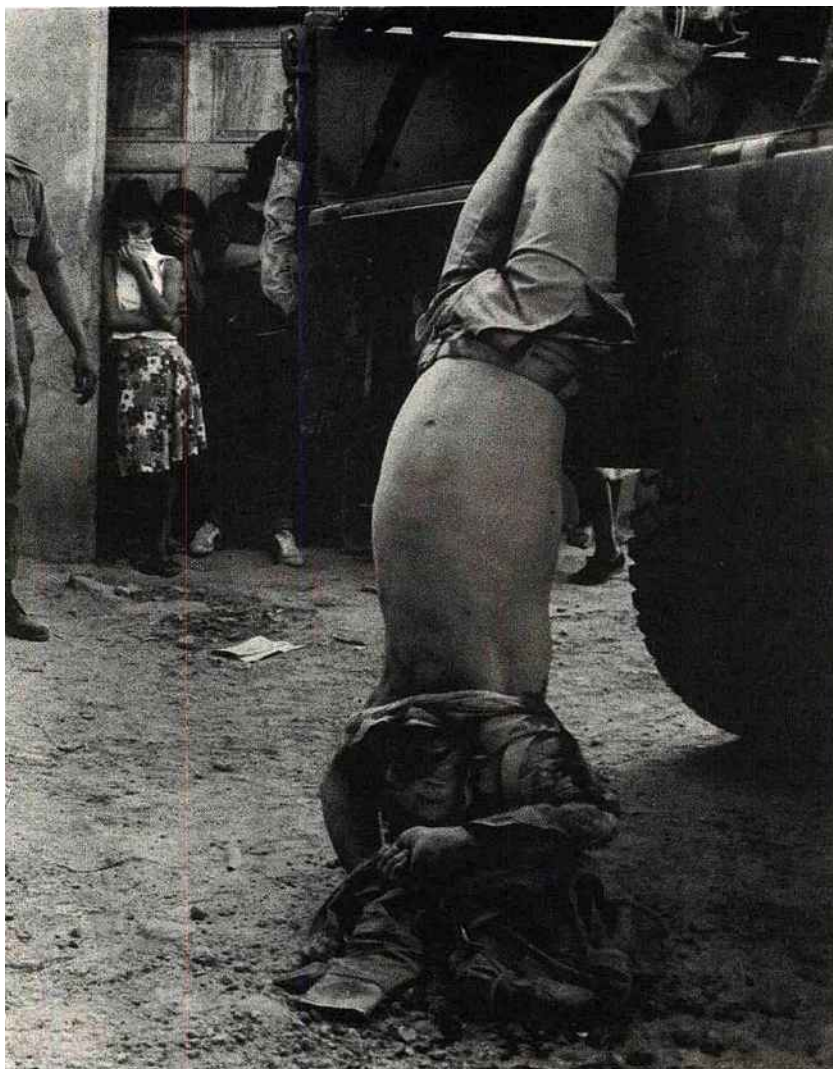
Fatals. Quatre chapitres et un épilogue funèbre composent *la Servante et le Catcheur*. Dans chaque chapitre, un point de vue domine, sans être exclusif. Celui du Viking, puis celui de la servante, puis celui du petit-fils de la servante, Joselito, étudiant révolutionnaire qui va tirer sans le savoir sur la Land Rover blindée où se trouve sa mère, une infirmière de droite ambitieuse, séduite ou dégoûtée par les militaires qui l'accompagnent. Le quatrième point de vue est encore celui de la servante. Il y a aussi ceux d'autres tortionnaires, collègues du Viking, et celui de la grosse Rita, qui tient le restaurant où ils vont déjeuner. Les lieux de la tragédie sont essentiels : le « Palais noir » et « l'Opéra », où l'on viole, torture et tue ; le restaurant de la grosse Rita, où l'on cause comme dans des westerns spaghetti gore ; la chambre du Viking ; l'université et la rue où agit

Joselito ; l'hôpital où finit presque tout le monde ; finalement le charnier. Peu à peu, les vies sont nouées entre elles par d'épouvantables coïncidences : toute la magie possible, dans cette thanato-réalité, ne s'exprime que par le macabre. Ce ne sont qu'instantanés fatals, au sens propre.

Au premier plan, on retrouve des personnages qui vivaient dans la pénombre des romans précédents de Castellanos Moya, et d'abord les Aragón, dynastie fortunée de gauche que plus rien ne protège. Don Périclès, le grand-père, « avait été arrêté et expulsé une nouvelle fois au Costa Rica, se souvient la servante. Mais c'était il y a neuf ans. Et c'était un monsieur. Aujourd'hui, ils tuent tout de suite ».

Dans un pays où l'on tue tout de suite, et de la manière la plus sale possible, l'écrivain monte ses phrases comme les guérilleros urbains montent leurs attentats : tout doit être net, précis, d'une dramaturgie minutieuse. Il ne faut ni un geste ni un mot de trop, mais il ne faut rien oublier non plus, pas le moindre

détail, aussi sordide soit-il. Pour les guérilleros, c'est une question de survie et d'efficacité. Pour l'écrivain, c'est une question de morale. Castellanos Moya a subi cette époque, éprouvé sa terreur. Ce qu'il doit à ses souvenirs lui permet de construire sa comédie inhumaine. *Le dégoût, la Mort d'Olga Maria, Là où vous ne serez pas, Effondrement*, aujourd'hui *la Servante et le Catcheur* : un puzzle se met peu à peu en place, où, à travers des protagonistes subtilement récurrents, soixante ans de l'histoire d'un pays trouvent leur fiction. Castellanos Moya affirme que ses personnages sont un pur produit de son imagination. Ses fictions fleurissent, comme une rose des sables, dans le désert sanglant de l'Histoire. Son précédent roman, non traduit, s'appelle *Tirana memoria* – « Mémoire tyrannique ». Le titre fait allusion à *Tirano Banderas*, la pièce de De Valle-Inclán. Il faudra un jour réunir dans l'ordre les romans du Salvadorien. Tout prendra sens et il préfacera le tout, comme Balzac, avant de mourir. Mais lui pense que son livre a été influencé



par les «romans durs» de Simenon, «un autre monstre, sorti d'on ne sait où», et qu'il lit volontiers.

Fantômes. Le style de *la Servante et le Catcheur*, neutre et indirect, alterne au présent les descriptions et les dialogues sans métaphores, sans digressions, parfois très crus. Les réflexions des personnages sont décrites comme leurs gestes et comme les choses : la psychologie est dans un état presque minéral de survie. Un passage, aux

«Il y a sept ans, le Viking était un homme présentable ; aujourd'hui, il est très différent. Ce ne sont pas les années. C'est plus moche que cela.»

deux tiers du livre, résume la manière du romancier. La grosse Rita est contactée par son fils Leandro. Elle ne l'a pas vu depuis longtemps. Elle ne sait pas ce qu'il fait. Quand il veut la rencontrer, il apparaît à un arrêt de bus, méconnaissable, toujours avec un nouveau style, puis ils se retrouvent

dans une église. La guerre civile transforme les uns en cadavres, les autres en fantômes : «*Elle entre dans l'église sombre ; l'air frais est une bénédiction [...]. Elle aperçoit alors Leandro : il a sorti son visage plat d'une petite chapelle latérale située à deux mètres de l'endroit où elle se trouve. Il lui fait signe d'approcher. Etait-il déjà là quand elle est arrivée ? Sinon, par où est-il entré ? Il est vêtu de la même façon que quelques heures plus tôt.*» Ce visage plat qui sort de la chapelle comme une figure de retable, ce masque magique, ce fils, c'est bien celui de la terreur intime.

Il y a cinquante ans, un écrivain argentin que d'autres tortionnaires bottés allaient tuer, Rodolfo Walsh, écrivait que la littérature «est, entre autres choses, une laborieuse progression à travers notre propre stupidité». Chez Castellanos Moya, elle est une lente progression à travers la criminalité de son pays. Il enseigne actuellement dans l'Iowa.

PHILIPPE LANÇON